

A PROPOS DU LIVRE DE ROSMER SUR LE MOUVEMENT OUVRIER PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE: LA GRANDE PARADE ROUGE, LE "NON" DES INTERNATIONALISTES...

Le titre de l'œuvre d'Alfred Rosmer: «*Le mouvement ouvrier pendant la première guerre mondiale*», suffit pour en préciser le but et les tendances. Dire que le texte justifie le titre, n'est-ce pas rendre à l'auteur l'hommage auquel il sera le plus sensible? Et le deuxième tome qui vient de paraître confirme ce jugement.

Il est difficile de séparer les deux époques évoquées. Le premier livre nous menait des premiers jours de la guerre à la conférence internationale de Zimmerwald. Le second va de Zimmerwald aux prodromes de la Révolution russe. Le troisième (en préparation) sera consacré aux temps décisifs de la Révolution russe, ce qui marque l'originalité de l'ouvrage: c'est l'importance historique de Zimmerwald. Nous avions tendance à trop insister sur l'effondrement de 1914. C'était ne voir que la France et les chefs socialistes et syndicalistes.

Mais chez nous, la résistance à la politique de guerre amenait, dès août 1914, un noyau dont la solidité compensa la légèreté du poids spécifique. Et dans le monde entier, ce n'était pas seulement des minorités comme en France et en Allemagne, mais des partis officiels (d'Italie, de Suisse, d'Angleterre, de Russie, d'Amérique... par exemple) qui avaient adhéré à Zimmerwald. Cette conférence internationale de septembre 1915 révéla la persistance de l'internationalisme ouvrier et par là porta un coup décisif à la politique d'Union Sacrée, d'abdication devant la guerre.

Le deuxième tome décrit deux processus parallèles: chez les peuples belligérants: la vision de plus en plus nette des réalités de la guerre, dont la stupidité dépasse l'atrocité; la pénétration de plus en plus profonde et de plus en plus efficace des idées zimmerwaldiennes dans le mouvement ouvrier.

Que l'on ne s'égare pas sur le terme socialiste, qui pour Rosmer - comme pour nous - ne s'applique pas exclusivement à une formation politique. Les premiers résistants à la guerre: Pierre Monatte et Alfred Rosmer animaient le groupe de la «*Vie Ouvrière*», revue syndicaliste révolutionnaire. Les deux pèlerins de Zimmerwald étaient les mandataires officiels de deux Fédérations syndicales: celle des Métaux et celle du Tonneau - et si le second, Bourderon, était connu avant guerre comme socialiste et réformiste, le premier, Merrheim, était le type accompli du syndicaliste pur.

Les zimmerwaldiens français formèrent, dès novembre 1915, le Comité pour la reprise des relations internationales dont Merrheim fut le secrétaire. Les premiers signataires de l'appel lancé dès sa formation, se réclamaient pour la plupart de la tendance libertaire: Hubert et Lepetit (des Terrassiers), Vergeot (des Mécaniciens), Hasfeld (des Employés - le fondateur de la *Librairie du Travail*), Péricat (de la Maçonnerie Pierre)...

Le deuxième tome est dominé par la réunion de la deuxième conférence internationale: celle de Kienthal (du 24 au 30 avril 1916), Merrheim et Bouderon ne pouvant s'y rendre, malgré leur volonté, la France y fut représentée par trois députés socialistes: Pierre Brizon, Raffin-Dugens et Alexandre Blanc qui ne représentaient qu'eux-mêmes. Mais si leur fantaisie - que leur formation expliquait - déconcerta et irrita les militants internationalistes des autres pays, leur opposition à la guerre à leur retour en France, les éleva au-dessus d'eux-mêmes. Ils furent (jusqu'à ce que Roux-Cassadeau les rejoigne) les seuls députés qui votèrent constamment contre les crédits de guerre.

Nous ignorons évidemment ce que Rosmer nous apportera dans son troisième tome. Mais nous pouvons déjà déceler une interprétation que nous avons esquissée de la Révolution russe de 1917. Sans doute, celle-ci peut-elle s'expliquer par un effondrement du tsarisme prévu depuis le début des hostilités - comme était prévisible la paix séparée signée par la Russie en 1918. Mais les artisans d'octobre 1917 appartenaient à la minorité intransigeante de Zimmerwald, celle qui tirait de la guerre toutes les conclusions révolutionnaires. La Révolution russe s'éclaire par l'internationalisme zimmerwaldien. Et c'est le reniement de celui-ci qui explique les aberrations, les impostures et les crimes du stalinisme...

Si les deux tomes de l'œuvre de Rosmer ne peuvent se séparer, leur publication - par une cruelle ironie - fut coupée par un intervalle de vingt-trois ans, c'est-à-dire par la seconde guerre mondiale... et la préparation de la troisième.

La lecture du deuxième tome nous oblige à une humiliante confrontation. De 1939 à 1945, il n'y eut aucune tentative, même velléitaire, de retour à l'esprit de Zimmerwald, à l'internationalisme authentique. Et ce que Rosmer nous montre aussi, c'est qu'au sein du mouvement ouvrier, en marge du mouvement ouvrier, il y eut, au cours du premier conflit mondial, des résistances pacifistes et révolutionnaires qui s'exprimèrent librement par la parole et par l'écrit; qui passèrent à travers les rideaux de fer de l'état de siège et de la censure. Pendant le deuxième conflit, à l'oppression totalitaire ne s'opposa qu'une résistance nationaliste, intransigeante dans la clandestinité, oppressive et injuste après la capitulation de l'Allemagne nazie.

Sur la première guerre mondiale, le deuxième tome complète le premier et apporte une chronologie complète du déclenchement.

Et si la documentation rectifie les erreurs et les impostures de l'Histoire officielle, elle demeure honnête et même objective.

Rosmer ne voit pas le mouvement ouvrier à travers les servitudes doctrinales et les intérêts partisans. On appréciera particulièrement la place accordée à des initiatives pacifistes comme celle des féministes de la rue Fondary - et à des gestes de révolte individuelle et humaine comme l'exécution du premier ministre autrichien par Friedrich Adler, cependant héritier et continuateur d'un des leaders du marxisme.

Mais ce qui se dégage le plus nettement de l'œuvre, c'est la supériorité du mouvement, de l'action sur les idées, ceux qui s'étaient soumis à la politique de guerre prétendaient ne pas réviser leurs principes fondamentaux. On entendit, en pleine guerre, d'éloquents défenseurs du socialisme international. Le mérite des zimmerwaldiens et des kienthaliens c'est d'avoir réalisé en pleine guerre, cette reprise des relations internationales qui apparut à cette époque comme la négation la plus haute et la plus efficace du nationalisme sanglant.

Roger HAGNAUER.
